

ORELSAN dans le taxi de JÉRÔME COLIN : L'interview intégrale



Tu te construis dans un style de rap par rapport à l'époque !

ORELSAN : Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

ORELSAN : Ça va ?

JÉRÔME COLIN : Vous allez bien ?

ORELSAN : Oui. Je ferme la porte ?

JÉRÔME COLIN : Vous faites ce que vous voulez. Vous allez bien ?

ORELSAN : Ben oui. Ça va et vous ? C'est possible de faire un tour *de Bruxelles* ?

JÉRÔME COLIN : Oui. Et revenir ici ?

ORELSAN : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Vous avez de l'argent à dépenser ?

ORELSAN : Exactement. Comme c'est une bagnole électrique je n'ai aucun remord.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Vous avez bien raison. C'est parti.

ORELSAN : C'est parti. C'est le meilleur moyen de visiter, le taxi.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. A condition de ne pas être un taximan raciste.

ORELSAN : C'est clair. Ça m'est déjà arrivé plein de fois. Tu ne sais jamais si tu dois juste rien dire ou si tu dois contre-argumenter ou si tu dois juste dire oui en fait je vais descendre.

JÉRÔME COLIN : Vous faites quoi quand ça arrive ?

ORELSAN : Vraiment moi j'aime bien pousser un peu. Je ne dis pas tout à fait le contraire, j'ai envie d'aller au fond de sa pensée, voir si c'est vraiment un être malfaisant ou si c'est juste de l'ignorance. Je ne rentre pas tout de suite dans le conflit. Je pense que le côté moralisateur n'est pas ce qui marche le mieux. Je dis ah oui, ok, d'accord, je pose des questions, je fais le mec super naïf. D'accord, tu penses vraiment qu'il y a des gens qui conduisent moins bien à cause de leur sexe ou de leur couleur de peau, ok. Ça influe sur quels critères ? Je rigole, je caricature mais je vais un peu fouiller.

JÉRÔME COLIN : Ils sont épuisants des fois. Je vous promets je ne ferai pas le coup.

ORELSAN : Ce qui est marrant c'est les taxis qui me disent... La dernière fois un taxi me dit ce que je déteste c'est quand on me parle de politique, parce qu'en ce moment la politique c'est n'importe quoi et il a embayé direct... complètement schizophrène...

JÉRÔME COLIN : Et le mec fait ½ h.

ORELSAN : C'est ça, il est parti en programme...

Portrait

JÉRÔME COLIN : Tout était vrai ?

ORELSAN : Oui, après c'est l'explication simple. Tu vois ce que je veux dire ?

JÉRÔME COLIN : On est là pour faire la compliquée.

ORELSAN : C'est clair. Oui tout est vrai.

JÉRÔME COLIN : Quel âge avez-vous pour avoir fait autant de choses déjà.

ORELSAN : 35. J'ai commencé tard mine de rien parce que mon premier album est sorti quand j'avais 26, 27 ans.

JÉRÔME COLIN : Ça c'était « Perdu d'avance ».

ORELSAN : « Perdu d'avance », oui. Pour un artiste en plus de ce genre de musique, un peu musique actuelle, ce n'est pas si tôt que ça. J'ai juste bien enchaîné les 5, 6 dernières années.

JÉRÔME COLIN : 35 ans c'est déjà vieux pour faire...

ORELSAN : Pour faire du rap ? Y'a plus vieux que moi. Non ça va, franchement, ça roule. Moi j'essaie de parler de choses de mon âge. Pas forcément de mon âge mais je veux dire que je ressens, qui me parlent. Ce qui est difficile en fait c'est que tu te construis dans un style de rap par rapport à l'époque. Par exemple je parlais de ne pas savoir où t'en es dans la vie, de faire des petits jobs, je parlais des soirées qui se passaient mal, des premières relations où tu ne sais pas trop comment t'en sortir. Puis en fait tu grandis et tu ne peux plus vraiment parler des mêmes thèmes. Ce qui est dur c'est de se renouveler. Je pense que ce n'est pas vraiment une question d'être trop vieux, c'est juste que tu ne fais pas les mêmes choses... J'aurais 10 ans de moins, j'aurais percé à 15 ans j'aurais le même problème de renouvellement.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Ici c'est « La fête est finie », ce qui veut dire quand même fin d'un cycle j'imagine, après 3 disques. Vous le dites dans la première chanson qui s'appelle « San », superbe morceau.

ORELSAN : Merci.

JÉRÔME COLIN : Vraiment super.

ORELSAN : Merci beaucoup.

JÉRÔME COLIN : On comprend que c'est ça, c'est la fin que quelque chose. Comme si vous aviez passé la première partie de votre vie à ne pas savoir quoi en faire mais que maintenant il y avait un peu des idées plus solides qui semblaient sortir.

ORELSAN : C'est ça, c'est un peu comme ça que je le vois. Je le vois vraiment comme la fin d'un cycle, du coup le début d'un nouveau cycle. Je vois vraiment tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, j'espère, comme genre le début de ma carrière et que maintenant ça va être un peu le milieu. Jusqu'à maintenant c'était l'intro, maintenant je vais développer un peu. Même personnellement, je me pose moins de questions, je sais plus où je veux aller.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes plus heureux à 35 ans qu'à 20 ?

ORELSAN : Oui bien sûr. Ça n'a rien à voir.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ORELSAN : Carrément. A 20 ans c'est... Je ne sais pas si c'est une question de génération ou si c'est moi mais à 20 ans j'étais encore en adolescence. Enfin c'était pas vraiment l'adolescence parce que ce n'est pas des soucis... mais j'étais quand même un truc où je ne voyais pas le bout de la galère.

JÉRÔME COLIN : Donc ce n'était pas chouette l'adolescence ?

ORELSAN : Non ce n'était pas ma période préférée. J'ai l'impression que je n'étais pas patient, que chaque moment était une épreuve. Après c'était fun parce que chaque journée il y avait une aventure. Mais j'ai l'impression aussi que je me forçais à faire des trucs dont je n'avais pas besoin. Et puis je me connaissais mal. Tu testes plein de trucs. Tout est une épreuve. Après c'est cool parce qu'il y a beaucoup de découvertes mais voilà, le fait de ne pas avoir confiance en soi, de se remettre en question... Ça arrive toujours, c'est pas fini. Maintenant je suis beaucoup plus heureux qu'à 20 ans.

Du coup j'ai toujours habité dans des Collèges !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né en Normandie.

ORELSAN : Oui je suis né à Alençon.

JÉRÔME COLIN : Puis vous avez déménagé à Caen.

ORELSAN : Oui, je crois que j'ai déménagé à Caen quand j'avais 15 ans, 16 ans.

JÉRÔME COLIN : Vous étiez fils de directeur d'école et de prof. Ça doit être chiant ça non ? Vous étiez dans leur école ?

ORELSAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ah le vendu !

ORELSAN : Ma mère était professeur des écoles donc c'est prof pour les maternelles – je ne sais pas comment ça s'appelle en Belgique, je crois que c'est un peu différent – en gros prof pour les 3-6 ans, et mon père a eu différents statuts mais à un moment il a été Directeur de mon Collège, Principal.

JÉRÔME COLIN : Ça devait être chouette.

ORELSAN : C'est particulier. C'est vrai que du coup j'ai toujours habité dans des Collèges. Enfin jusqu'à ce que je parte de chez mes parents, à 20 ans.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est quand même une éternité à l'école.

ORELSAN : Oui comme t'es à l'école t'as l'impression qu'il n'y a que ça. Après c'était cool, franchement, j'avais un terrain de basket du coup à 2' de chez moi, des souvenirs où je faisais du vélo dans la cour, du roller, c'était cool.

Quand tu te passionnes pour quelque chose comme le rap c'est que tu as envie de découvrir de nouvelles choses...

JÉRÔME COLIN : La musique, ça arrive quand ? C'est quoi votre premier choc musical quand vous êtes gamin, à Caen ?

ORELSAN : Ces chocs musicaux j'en ai eu plein.

JÉRÔME COLIN : Mais les premiers ?

ORELSAN : Je pense que c'était... le premier vrai truc c'est Michael Jackson je crois. Après j'aimais plein de trucs en même temps quand j'étais petit mais je pense que les vrais premiers trucs où je regardais les K7 vidéo, genre je pouvais regarder le même clip 1000 fois, je pense que c'était Michael Jackson. Avant j'aimais déjà bien des trucs... j'aimais bien Michel Berger... j'aimais bien les comédies musicales genre « Emilie Jolie », des trucs comme ça, mais j'avais 6 ans, 7 ans.

JÉRÔME COLIN : Et après Michael Jackson ?

ORELSAN : Après j'écoutais beaucoup de hard rock. Je ne sais pas pourquoi. Enfin si je sais pourquoi, parce que j'aimais bien l'énergie du truc. Quel âge j'avais ? Peut-être 12 ans. J'écoutais Guns

N'Roses, j'étais un gros fan. J'écoutais Iron Maiden, après du coup j'écoutais un peu les trucs grunge, Nirvana et compagnie...

JÉRÔME COLIN : Et le rap ?

ORELSAN : En fait c'est marrant parce que quand tu es jeune tu as l'impression que c'était des grandes périodes et en fait maintenant, avec le recul, c'est des périodes de 1 an ou de 2 ans. C'est toujours peut-être 1 an minimum mais ça représente 1 année scolaire où t'es à fond dans un truc. Le rap j'ai commencé à écouter en faisant du basket. J'avais peut-être 13 ans, ça va très vite.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi ? NTM à l'époque ?

ORELSAN : Oui, NTM ça faisait partie du délire. C'était IAM aussi. Mais c'est marrant parce que ce n'était pas les débuts de NTM parce qu'au début de NTM j'étais un enfant. C'est plus « Paris sous les bombes » ou après Suprême NTM. Et IAM c'est...

JÉRÔME COLIN : C'est « L'école du micro d'argent ».

ORELSAN : « L'école du micro d'argent » vraiment qui est venu enfoncer le clou. Sinon j'aimais bien « Ombre et lumière » mais c'est vraiment « L'école du micro d'argent » où je me suis dit putain...

JÉRÔME COLIN : Et entre aimer de la musique et se dire moi je vais apprendre, je vais rapper, je vais écrire, c'est fou dans la vie de quelqu'un de se dire à un moment je vais prendre une feuille de papier et je vais écrire quelque chose. Pas beaucoup de gens font ça. Parce qu'il y a plein de gens qui trouvent plus d'utilité à aller à l'école, à faire du jogging pour être bien, du yoga... prendre une feuille c'est quelque chose de très particulier dans une vie. Pourquoi à votre avis, vous, vous l'avez fait ?

ORELSAN : Ce n'est pas un truc où je me suis posé des questions. Peut-être que j'avais déjà l'habitude de faire des trucs, j'aimais être dans l'action... Je te dis, quand j'écoutais Michael Jackson déjà j'apprenais les musiques et je les rechantais, je faisais des petits concerts devant mes parents, un peu comme tout le monde, quand j'avais 6, 7 ans je faisais déjà des petites vidéos, je réfléchissais déjà à comment ça fonctionnait, des trucs... je ne sais pas, on avait 9 ans, on s'amusait à se filmer, on avait compris qu'en éteignant la caméra et en la rallumant sans la bouger tu pouvais te faire disparaître, mais après c'est venu super simplement que j'apprenais des textes d'autres, je ne sais pas pourquoi, il n'y a aucune explication, mais par exemple j'aimais bien Public Enemy à l'époque, j'avais appris par cœur un texte de Public Enemy et je m'entraînais à le rechanter. J'étais vachement motivé. Pas par le texte vraiment, j'étais motivé par l'énergie du truc. NTM et IAM je connaissais 1 ou 2 textes par cœur. Je me forçais à apprendre le texte. Je ne sais pas pourquoi. Après je le chantais. Parfois je chantais même devant des gens. J'avais... 12 ans... Après, entre apprendre le texte et commencer à faire des petites impros, je faisais beaucoup d'impro en fait, j'ai commencé à rapper quand j'avais 15 ans, on faisait pas mal de soirées avec les potes, du coup je me mettais à rapper sans vraiment grande motivation et à un moment je me suis dit tu sais quoi, je vais écrire un texte et

je vais le rapper à une prochaine soirée, ils vont s'en prendre plein le vue.... Je crois qu'en fait j'avais juste envie de prouver... J'aimais bien.

JÉRÔME COLIN : C'était pour les meufs.

ORELSAN : Non, pas vraiment. Peut-être qu'il y avait un truc derrière mais moi c'est jamais un truc... quand tu fais du rap à Caen, que t'as 15 ans que tu traines avec une bande de mecs à aucun... en tout cas...sinon j'aurais fait un autre style de musique je pense. Un peu peut-être qu'au fond de toi il y a un truc où tu te dis je vais ramener des meufs avec ça, j'étais naïf mais pas au point de croire qu'en faisant un free style devant une meuf...

JÉRÔME COLIN : Ça allait marcher...

ORELSAN : ... j'allais l'impressionner.

JÉRÔME COLIN : Le premier texte ça parlait de quoi ? Vous vous en souvenez ?

ORELSAN : C'était un peu le même délire que les trucs que je racontais au début mais en beaucoup moins abouti. C'était juste nul en fait.

JÉRÔME COLIN : Mais ça ne naissait pas d'une colère, d'un mal-être, ça naissait d'un besoin de faire quelque chose et d'une passion pour la musique. C'était plus ça.

ORELSAN : Oui, franchement c'était beaucoup plus ça. Après je pense que les deux ne sont jamais très loin. Parce que si tu commences à te passionner pour un truc, surtout quand tu te passionnes pour quelque chose comme le rap c'est que tu as envie de découvrir de nouvelles choses, tu t'intéresses, tu entends ces gens qui revendiquent des trucs ou même qui te racontent des histoires, et je pense du coup... c'est un âge où tu as des choses à prouver vu que tu as une volonté de sortir un peu du cadre, je pense que ce n'est jamais très éloigné. Maintenant ce n'était pas un engagement non plus de ouf.

JÉRÔME COLIN : C'est venu par après ? Le fait de dire j'ai le micro, j'ai la feuille, les gens vont entendre, je vais enregistrer des disques, quitte à avoir cette voie là autant s'en servir un minimum.

ORELSAN : Non, pas vraiment.

JÉRÔME COLIN : C'est pas votre truc.

ORELSAN : Non c'est pas mon truc, c'est plus... un peu mais je ne vois pas ça dans la musique. Je vois plus ça dans ce que tu dis en interview ou plus...

JÉRÔME COLIN : La musique n'est pas l'endroit ?

ORELSAN : Non. Ce qui se dégage... mais pour moi la musique est l'endroit pour le mettre en peu en filigrane mais le plus important c'est de faire de la bonne musique et de raconter des histoires. Je ne sais pas comment dire. Pour moi en fait... après il y a des gens... il y a énormément de rappeurs super engagés que j'écoute et que je kiffe, leur musique c'est ça, je ne sais pas, dans les Américains Dead Prez ou Immortal Technique, ou même Public Enemy à la base, en fait je me dis plus que l'important

c'est que la musique soit bien parce que si en fait la musique n'est pas bien, il faut que ce soit divertissant, des fois ça peut être divertissant en disant des choses...

JÉRÔME COLIN : basiques...

ORELSAN : Carrément, c'est un peu plus ça. Peut-être que demain... Il y a quand même des trucs en filigrane ou peut-être que demain il va y avoir un truc qui va me choquer, je vais me dire comment je vais le raconter, mais ça ne passe pas par genre il faut que les gens soient au courant de ça, c'est plus putain ça, ça me choque, c'est-à-dire que ça crée une émotion, ça doit être intéressant quelque part, ça peut toucher quelque chose. Je crois. Après c'est dur à expliquer les fondements, c'est souvent un mélange de plein de trucs. Mais je n'ai pas le souvenir à un moment de me dire là je vais revendiquer. Justement mes premiers textes c'était plus du jeu de mots, de la punchline ou genre des trucs, à l'époque je trouvais que c'était des rimes de ouf, maintenant je trouve que c'est juste des mauvais jeux de mots. Mes tous premiers textes...

JÉRÔME COLIN : C'est vieillir. Il n'y a que Bob Dylan qui relit ses textes de quand il avait 20 ans et trouve encore ça bien. Parce que c'était bien.

ORELSAN : Oui, c'est ça. Bob Dylan aussi triche. J'ai vu notamment une interview de lui où des journalistes lui disent alors, qu'est-ce que ça veut dire cette chanson-là, ou celle-là, il dit moi j'écris les textes, vous, vous dites ce que ça veut dire.

JÉRÔME COLIN : Il n'a pas tort.

ORELSAN : Non il n'a pas tort. En plus, Bob Dylan c'est tellement large.

JÉRÔME COLIN : Surtout quand tu as une plume comme celle-là.

J'ai développé un style d'écriture un peu à la « ORELSAN ...

JÉRÔME COLIN : Ça vous plait... moi c'est ce qui me fascine chez les artistes, c'est qu'ils se confrontent de manière permanente à leurs limites, leur incompétence. On aimerait toujours être meilleur que ce qu'on est. On est d'accord ? Je pense qu'Hamilton, quand il est sur un circuit de F1, il aimerait toujours faire 5'' plus vite. Mais il ne sait pas, il a ses limites. Pour un artiste c'est ça aussi.

ORELSAN : Moi, le truc qui me frustre le plus dans la musique c'est de ne pas savoir chanter. Je sais chantonner, mais la plupart des musiques que j'écoute c'est des trucs avec des mecs qui chantent ouf tu vois. C'est une frustration.

JÉRÔME COLIN : Si vous saviez chanter vous ne seriez pas rappeur ?

ORELSAN : Si mais j'aurais toutes les techniques. D'une chanson à l'autre je varierais le délire.

JÉRÔME COLIN : Et votre écriture, vous en êtes satisfait ? C'est ça aussi les limites, c'est je ne suis pas Baudelaire mais j'ai quand même le droit d'écrire. Vous en êtes satisfait ?

ORELSAN : Oui, carrément. Là l'album est sorti il y a 1 mois ½, « La fête est finie », ça veut dire que je suis content de ce qu'il y a dedans. Oui, je suis quand même satisfait. Après tout vieillit, dans l'instant des fois, enfin l'instant ça peut être 1 an, mais dans l'instant tu sais pourquoi tu as fait ça. Tu réécoutes 3 ans plus tard, tu te dis ah je n'aurais pas fait ça. Mais je trouve aussi que l'écriture c'est particulier parce que... j'aime bien comparer avec le cinéma, c'est un peu comme la réal, genre à chaque chanson on limite son style d'écriture. J'ai développé un style d'écriture un peu à la « ORELSAN », mais je fais aussi plein de chansons qui ne me ressemblent pas et souvent je ne les garde pas parce que c'est moins bien déjà au final parce que du coup il n'y a plus ma patte dedans, un peu comme si, je ne veux pas me comparer à des mecs, mais comme si Renaud te sortait une chanson de Goldman. Tu dirais c'est pas du tout du Renaud. Ça, ça me frustre un peu des fois parce que je me dis putain c'est quand même une bonne chanson...

JÉRÔME COLIN : C'est quand même une bonne chanson de Goldman !

ORELSAN : C'est quand même une bonne chanson de pop.

JÉRÔME COLIN : Mais votre patte c'est quoi à votre avis ? Après 3 albums maintenant. Ça fait presque 10 ans que le premier album est sorti. Pas encore mais presque. C'est quoi votre patte ?

ORELSAN : Ma patte c'est en gros je pense, déjà c'est des chansons des fois avec de l'humour, avec pas mal d'autodérision ultra personnelle, avec tantôt des choses écrites de manière simple, tantôt un peu plus compliquées, plus poétiques, avec beaucoup de pieds et souvent des refrains un peu chantonnés, proches de la comptine. En gros, je pense que c'est un peu ça.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi les gens vous aiment à ce point à votre avis ? Parce que la sortie de l'album c'est quand même un événement, vous en vendez beaucoup à une époque où on ne vend plus de disques. Il y a beaucoup d'écoutes effectivement sur les réseaux. Pourquoi vous plaisez à ce point aux gens à votre avis ? Qu'est-ce que vous avez de l'époque qui leur parle ?

ORELSAN : C'est toujours un peu mystérieux. Comme je disais déjà les chansons sont assez personnelles donc je pense qu'à un moment c'est un peu comme une série...

JÉRÔME COLIN : On est accro et donc on continue.

ORELSAN : Oui ou même sans forcément être accro, au moins il y a une curiosité et puis j'essaie de surprendre, j'essaie de ne pas refaire 1000 fois la même chose. Par exemple sur cet album c'est la première fois que je fais une vraie chanson d'amour et j'essaie de faire une chanson d'amour qui reste du ORELSAN . Du coup je pense que les gens qui m'écoutaient il y a 10 ans ils se disent ok, il en est là, peut-être qu'ils ont l'impression qu'on grandit ensemble et moi aussi j'ai l'impression de grandir avec eux parce que je regarde ce qu'ils disent, où ils en sont... Je me dis putain, quelqu'un qui a écouté mon album en 2009, à 13 ans, maintenant il a cet âge-là, est-ce qu'on traverse les mêmes périodes, est-ce que ça va lui parler. Après c'est toujours difficile de dire... Moi je pense que les gens aiment bien ma musique parce que ça me ressemble et que c'est un truc, comme énormément

d'artistes, je ne suis pas unique, à moi, qu'en fait j'essaie de faire une musique où tu ne peux pas... c'est ce que je disais tout à l'heure, qui est à la fois un défaut et une qualité, c'est que ça ne peut pas être vraiment interprété par un autre chanteur j'ai l'impression.

JÉRÔME COLIN : Que par vous. Ça c'est la marque des grands.

ORELSAN : Ben merci.

JÉRÔME COLIN : Quand ça commence, clac, on sait qui c'est.

ORELSAN : C'est ça, voilà. Puis je fais gaffe à bien construire mes chansons. Je construis mes albums de manière à ce que tu aies envie de connaître la fin, où tu vas. Mes albums je les construis... par exemple là j'avais pas mal de chansons de côté pour cet album que je n'ai pas mises parce que je trouvais qu'elles ne rentreraient pas dans la narration de l'album. Mes chansons en général je mets des petits trucs où... j'essaies de faire en sorte, ça ne marche pas tout le temps, de faire en sorte que quand tu commences la chanson tu es happé dans une sorte de vortex, où tu te dis mais qu'est-ce qu'il va se passer...

JÉRÔME COLIN : Super. Ça fonctionne super bien avec « San ». Et ça fonctionne super bien avec un autre morceau, qui est le 5^{ème} morceau de l'album, où c'est un repas de famille.

ORELSAN : Oui, voilà.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est une vraie mise en scène. Là du coup on est au cinéma. On voit la scène. C'est « Festen » hein, genre « Festen », le film.

ORELSAN : C'est Festen en moins glauque.

JÉRÔME COLIN : En moins glauque, oui. Il n'y a pas d'histoire de touche-pipi.

ORELSAN : Exactement.

JÉRÔME COLIN : Mais c'est quand même ça. C'est quelqu'un qui règle ses comptes à table. Pour vous une chanson c'est toujours une fiction ? Non parce que vous dites je parle de ma vie et de choses à moi, comment vous expliquez alors aux membres de votre famille cette chanson-là ?

ORELSAN : Justement c'est ça. Pour moi une chanson c'est toujours une fiction parce que même quand je raconte des trucs personnels, c'est basé sur des émotions mais comment je les retranscris, souvent j'ai choisi de la booster X 1000, c'est exactement ça. Prenons « Défaite de famille », c'est un mec, on lui demande de chanter une chanson, il prend le micro et il dézingue sa famille. En gros c'est la pire version de tout discours un peu sympathique où tu vas un peu chambrer les membres de ta famille, ben lui il sort le plus gros défaut de chacun. Donc en fait, ce que je veux dire c'est que je fais beaucoup de fêtes de famille, forcément il y a des petits traits de caractère qui sont basés sur la vérité, mais je n'ai jamais pris le micro, je n'ai jamais... En vrai par exemple je suis assez famille, j'aime tout le monde dans ma famille, il y a peut-être éventuellement des petits défauts que tu peux retrouver chez des gens mais c'est des trucs que dans la vraie vie ça ne me dérange même pas. Juste ce qui me fait marrer c'est de mettre un mec un peu qui sature et qui va amplifier ça X 1000. C'est là

où ça devient de la fiction. Mais c'est ce que je fais dans toutes mes chansons. Tu prends un sentiment et tu le mets dans un contexte particulier, et ce contexte-là est fictif en fait parce que tu as mélangé deux trucs qui ne sont pas arrivés dans la vraie vie. C'est ça aussi, c'est comme dans les films, dans un film si tu veux bien faire comprendre quelque chose, il va souvent falloir l'amplifier ou appuyer dessus de manière à bien faire passer le message. Par contre c'est vrai que « Défaite de famille » il y a forcément des trucs où des gens de ma famille vont me dire je sais que tu parles de moi là...

JÉRÔME COLIN : Vous allez passer un joyeux Noël.

ORELSAN : C'est ça. Mais bon, franchement comme tu dis cette chanson c'est vraiment... même au début, j'ai mis un peu de temps à la faire parce que je me disais non, c'est trop le traditionnel repas de famille française des comédies. Même pas françaises d'ailleurs, c'est genre « Mon beau-père et moi » ...

JÉRÔME COLIN : Règlement de comptes.

ORELSAN : Oui le règlement de comptes.

Le mot « pute » est juste drôle aussi parce qu'il a ce U !

JÉRÔME COLIN : Il y a toujours un mot, le mot pute, un mot emblématique de votre carrière, qui vous a posé des problèmes, et en même temps il y a un truc chez vous où on assume tout. C'est-à-dire que c'est un mot que vous utilisez encore beaucoup...

ORELSAN : Il y a une imprimante ?

JÉRÔME COLIN : Par exemple dans « Défaite de famille » ... Oui il y a une imprimante.

ORELSAN : D'accord, ok.

JÉRÔME COLIN : On va regarder après. Vous pensez que c'est un mot brûlant ? Parce qu'au début de votre carrière il y a une chanson qui s'appelle « Sale pute », vous avez été en procès, ici vous le dites encore, dans « Défaite de famille » il y a des putes. Est-ce que c'est un mot avec lequel vous vous amusez ? Parce que vous savez qu'il est délicat aujourd'hui. Balance ton porc, Me too, le féminisme etc... pourquoi est-ce que vous le placez alors qu'il y aurait d'autres mots à placer ? Pourquoi vous choisissez encore celui-là alors que vous savez qu'il est touchy ?

ORELSAN : Parce que c'est un mot qui est utilisé dans le langage courant, c'est comme partout il y a le mot connard. Je ne sais pas pourquoi. Parce que j'ai envie que ma musique soit proche de la réalité, avec ses beaux côtés, ses mauvais côtés. Qu'elle soit proche de nos façons de parler. Donc des fois je ne sais pas, le mot pute est juste drôle des fois et c'est ce que je dis dans la dernière chanson, « Notes pour trop tard », en fait les insultes ne veulent plus vraiment dire ce qu'elles disent. Quand on traite quelqu'un de fils de pute on ne pense même pas au mot pute. Le mot pute est dans

l'expression mais ça n'a plus rien à voir avec quelqu'un qui fait le trottoir. C'est comme dans un film, pour que tes dialogues soient intéressants il faut que tu utilises vraiment le langage des personnages. Et le mot pute on l'utilise peut-être beaucoup trop. C'est peut-être un problème de notre langage mais aussi on l'utilise beaucoup en ironie. Et je n'y peux rien si je ne sais pas pourquoi à un moment quand un mec se met dans un repas de famille à dire – qu'est-ce que je raconte exactement – en parlant de pute j'aimerais accueillir la nouvelle femme de Bruno. Je ne sais pas pourquoi mais à ce moment-là le mot pute, c'est le plus marrant que j'ai trouvé. Je crois que le mot pute est juste drôle aussi parce qu'il a ce U.

JÉRÔME COLIN : En fait ce qui vous fait chier aussi c'est une société où on ne peut pas dire ce qu'on veut ? Est-ce qu'à un moment vous appuyer aussi sur le bouton parce que vous vous dites merde je suis libre de dire ce que je veux, et les sociétés aseptisées où on ne peut plus rien dire sont dangereuses.

ORELSAN : Oui...

JÉRÔME COLIN : Ou il n'y a pas ça ?

ORELSAN : Évidemment les sociétés où on ne peut rien dire c'est dangereux, c'est sûr. Après, je ne sais pas... C'est tellement compliqué maintenant avec tous ces trucs de réseaux sociaux, de médias, parce que d'un côté t'as des gens qui vont dire ça t'as pas le droit de le dire et après tu vas avoir directement des gens qui vont défendre, après ça va se mettre en réaction, c'est un peu le bordel. Je ne me pose pas vraiment la question quand j'écris. Je me pose vraiment par rapport à moi en tant qu'auteur, est-ce que j'ai envie de dire ça à ce moment-là, là je suis dans le cadre d'un repas de famille, le mot est tellement hors sujet par rapport au repas de famille que c'est ça qui est marrant. Bien sûr évidemment la liberté de création c'est primordial. Je trouve que ça aurait été une erreur de complètement changer mes textes.

JÉRÔME COLIN : Parce que vous aviez subi des pressions.

ORELSAN : Oui c'est ça. Exactement. En plus j'ai gagné mes procès. J'ai toujours eu l'impression d'avoir raison dans le sens où j'ai écrit des morceaux qui étaient des fictions et qui parlaient... je ne sais pas, qui étaient en fait, par exemple « Sale pute » c'est l'histoire d'un mec bourré qui envoie une lettre à sa copine qui vient de le tromper donc, comment dire, c'est un mec bourré quoi. Et un mec bourré ça dit des conneries, c'est un mec blessé, c'est lui qui est pathétique. Donc je veux dire que si tu as envie de dépeindre un personnage pathétique...

JÉRÔME COLIN : Il faut qu'il soit pathétique.

ORELSAN : Il faut qu'il soit pathétique. C'est comme là en ce moment il y a des discussions sur on voudrait enlever la cigarette dans le cinéma, dans les films, c'est dur quoi, parce que c'est un film, t'as des gens qui fument, si tu veux montrer un mec qui fume, il faut qu'il fume...

JÉRÔME COLIN : C'est chiant cette société.

ORELSAN : C'est bien aussi qu'il y ait des gens qui fassent attention à ça. Ça crée le débat. Je pense que le débat en lui-même n'est pas inintéressant, mais pour moi c'est juste quand il y a des interdictions que ça devient dangereux. Surtout sur les créations. Parce qu'en fait les créations et l'artistique ça permet de créer le débat et donc le débat est intéressant.

Y'a aussi le droit de dire des conneries !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes un des rappers adoubé par les médias, et par la scène musicale aussi, Benjamin Biolay, vous êtes sur son disque, il n'y en a pas beaucoup qui sont adoubés par la scène, par la chanson française, vous êtes très peu, à mon avis vous êtes même un des seuls, aujourd'hui en tout cas dans votre génération, par contre votre début de carrière n'est pas « adoubable », c'est-à-dire que c'était incompris, on ne vous avait pas encore compris donc il y a eu des espèces de trucs, surtout sur la chanson « Saint Valentin », où il y avait une expression en particulier qui était très violente, qui était probablement mal venue mais ça une fois de plus chacun met les frontières, moi je suis pour la liberté d'expression totale, ça peut ne pas me plaire mais l'autre est libre de le faire, moi c'était dans ça que je me retrouvais face à vous, l'expression je ne la trouvais pas géniale mais par contre je vous donnais le droit de l'utiliser, mais est-ce que quand vous relisez ça aujourd'hui, à vos 35 ans, à y connaître un peu plus ce qu'est la souffrance, le couple, la violence, la haine... est-ce que des fois vous dites je n'aurais pas dû ? Ou finalement vous êtes un peu d'accord avec tout ce que vous avez écrit ? Ou j'étais un petit con que je ne suis plus.

ORELSAN : Je sais ce que je voulais provoquer à l'époque.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi ?

ORELSAN : C'est toujours une question de chanson et de contexte particulier. Ça veut dire que je fais une chanson qui s'appelle « Saint Valentin » où le concept de la chanson c'est de dire tout le contraire de ce qu'il faut dire à la Saint Valentin, tu vois, dans le sens, en gros c'est une chanson c'est du divertissement et en plus, comment dire, c'est une chanson un peu punk, le concept c'est de dire la Saint Valentin ça nous gonfle, arrêtez avec ce truc, moi je suis célibataire, ça m'attriste. En gros je caricature. Donc le truc... à partir du moment où le concept de la chanson c'est de dire tout le contraire de ce qu'il faut dire à la Saint Valentin, pour moi tu peux y aller, tu peux rentrer dedans. J'aime bien dans l'écriture aller le plus loin possible. Là ça va super loin. Pour moi non, ça aurait été dans un autre contexte oui, ça aurait été en interview jamais de la vie je ne dirais ça. Je pense que je suis irréprochable sur ce que je dis en interview en général. Après on ne sait jamais. Y'a aussi le droit de dire des conneries. Mais pour moi non, dans ce contexte-là c'est genre on va dire des trucs horribles, ben c'est parti.

JÉRÔME COLIN : Alors on y va.

ORELSAN : Oui c'est ça. C'est comme si tu fais un film d'horreur et que tu dis oh non là tu vas loin, le moment où tu tues cette meuf, non écoute, tu te rends compte qu'il y a vraiment des gens qui meurent... Ben oui mais je suis en train de faire un film d'horreur, c'est un mec qui a des couteaux à la place des doigts, il faut bien qu'il tue des gens. En fait ce que je ne comprends pas c'est comment je n'aurais pas de droit de faire cette chanson-là, quand on regarde des films sur TF1, sur n'importe quelle chaîne, il y a des gens qui meurent au bout d'une minute. La plupart des films c'est des gens qui tuent d'autres gens. Quand je regarde ça avec le recul, les seuls trucs qui pourraient un peu moi-même... c'est plus genre... c'était dans mes premières chansons, la musique, ça va être moins bien enregistré, ou c'est un peu moins bien écrit... mais c'est différent.

ARRET HMI (graffeur)

RETOUR TAXI

Moi ce qui me fait fantasmer chez Stromae c'est son génie artistique !

ORELSAN : Tu sais que quand j'ai bossé sur l'album, je suis venu bosser en studio avec Stromae...

JÉRÔME COLIN : Qui est sur 2 morceaux du disque.

ORELSAN : Sur 2 morceaux, oui, je suis resté 4 jours à Bruxelles, tout seul, pour écrire, j'avais loué un appart juste derrière, là, derrière Tour et Taxi.

JÉRÔME COLIN : C'est chouette hein.

ORELSAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est un graff de CNN, Crew CNN, tu connais ?

ORELSAN : Je connais Rival. On avait un groupe en 2009, entre mon 1^{er} et mon 2^{ème} album, il y avait une sorte de projet, je ne sais pas comment on pourrait qualifier ce projet, un projet culturel, ils avaient pris un rappeur de chaque pays d'Europe...

JÉRÔME COLIN : Ah oui, le projet européen ! Comment ça s'appelait ?

ORELSAN : Diversidad. C'était un projet européen, un concept, on est parti 2 semaines en studio et on a fait des morceaux. On a fait un album, on a fait une petite tournée. Le rappeur qui représentait la Belgique c'était Rival. Il y avait Pitcho aussi. 2 mecs d'ici. Ils sont super cool.

JÉRÔME COLIN : Stromae, comment le connaissez-vous ?

ORELSAN : Je le connais parce que j'étais fan. Quand il a sorti son 1^{er} album j'étais à fond, je l'avais acheté, je le trouve incroyable. Il me semble qu'on a dû faire un concert ensemble, à un même moment, on s'était rencontré comme ça. On a sympathisé. Stromae, quand il a fait « Racine carrée », il m'a appelé pour l'aider à finir des bouts de textes. Comme il bosse tout seul en écriture, ben au bout d'un moment tu ne sais plus trop où tu en es...

JÉRÔME COLIN : C'était « Carmen » et « Ave Cesaria ».

ORELSAN : Oui. Exactement. A ce moment-là on avait aussi fait « La pluie », il avait le refrain de « La pluie », et on avait écrit des couplets tous les deux, enfin c'était pour Paul, il n'y avait que Paul qui chantait. On avait ce truc à l'époque et là, quand je suis revenu en studio, il m'a dit en fait j'ai encore ce truc qui traîne, on a réécouté, on n'aimait pas trop les couplets qu'on avait fait à l'époque puis on a modernisé le truc et c'est marrant parce que ça rentre pile dans l'album alors que c'était il y a 5 ans.

JÉRÔME COLIN : Et il est sur votre album.

ORELSAN : Oui, il est sur mon album. Je chantais aussi sur « Racine carrée ». Avec Maître Gims. On avait un morceau tous les trois.

JÉRÔME COLIN : Ça vous fait fantasmer ce qui est arrivé à Paul ? A Stromae. Ça vous fait fantasmer cette espèce de truc improbable dans la vie d'un homme qui est de devenir une espèce de

phénomène société pendant quelques mois, années de sa vie ? C'est explosif comme expérience de vie. Ça vous fait fantasmer ou au contraire c'est quelque chose que vous craignez ? Ce côté-là ?

ORELSAN : Ce côté-là ? Moi ce qui me fait fantasmer chez Stromae c'est son génie artistique. Même, lui tout seul, je le kiffe. Maintenant le côté grosse explosion c'est un peu le revers de la médaille. Oui je crains un peu ce truc-là parce qu'il faut le craindre, il faut s'en méfier. Quand tu as toute ta vie que change, quand tout est différent autour de toi, oui c'est un truc auquel je fais attention.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes à un niveau de notoriété qui vous plaît ? Et qui vous suffit par rapport à votre égo ?

ORELSAN : Je ne sais pas. C'est bizarre la notoriété, moi ce n'est pas forcément la partie que je kiffe le plus parce que j'aime bien être tranquille. D'un autre côté, il y a un côté rassurant parce que tu as envie que ta musique marche donc quand les gens te reconnaissent... puis forcément ça flatte ton égo à un moment, tu n'y peux rien, le fait que les gens te reconnaissent des fois c'est quand même satisfaisant, tu n'y peux rien. J'essaie au moins d'en être conscient. Après c'est bizarre, je ne sais pas pourquoi j'ai toujours envie que ma musique... j'ai toujours envie de faire des grosses chansons, j'ai envie que mes chansons plaisent aux gens, j'ai envie qu'on passe ma musique, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que j'ai juste envie de faire les meilleures chansons possibles et c'est une forme de validation de se dire j'arrive à toucher les gens. En même temps plus tu fais ça plus tu es connu. Mais je pense à chacun sa façon de gérer son truc. Des fois ça me soule un peu évidemment. Par exemple je ne fais pas de story sur Instagram, je ne fais pas de Snapchat. J'essaie de ne pas documenter ma vie perso.

JÉRÔME COLIN : Non, alors que la plupart des artistes aujourd'hui sont extrêmement actifs pour créer des communautés sur les réseaux, vous pas.

ORELSAN : Non pas trop. J'ai essayé. Je me suis posé la question et je me suis dit en fait non ça ce n'est pas pour moi. C'est plus un truc qui va me rendre... je n'aime pas, j'ai pas envie de penser à ça. Je n'ai pas envie de montrer ma vie privée, trop. Ça ne me dérange pas à un certain point. Après il faut juste se méfier. En fait tout change quand tu es connu. Tes potes... C'est pas qu'ils changent... Il faut être conscient que quand tu es quelqu'un de connu, les gens entendent parler de toi ultra souvent, beaucoup plus que toi tu entends parler d'eux, donc il faut faire attention. Moi je sais qu'avant d'être connu je n'appelais jamais personne et à un moment je me suis dit bon je vais quand même appeler pour prendre des nouvelles parce qu'eux ont des nouvelles de moi, il faut aussi s'adapter. Moi je n'aime pas trop la promo. Genre là j'ai beaucoup parlé avec toi et je vais rentrer dans le train et je vais me dire qu'est-ce que j'ai raconté ? Je vais être claqué. Ça me vide. Je n'aime pas trop la promo mais je suis quand même content qu'on m'invite pour parler de mon album. J'ai envie que mon album se vende, parce que c'est comme ça que je gagne ma vie. J'ai envie aussi parce qu'il y a une fierté quelque part, j'ai mis 1 an ½ à faire un album, j'ai envie d'en parler...

JÉRÔME COLIN : On n'abandonne pas le bébé qui est né.

ORELSAN : Je n'ai pas envie non plus de dire non je ne fais pas d'interview. Moi je suis là depuis 10 ans plus ou moins donc il y a des gens qui m'ont aidé, au début j'étais bien content qu'ils m'interviewent. Je ne me vois pas trop dire maintenant bon écoute, non.

JÉRÔME COLIN : Je comprends.

« Clerks », « Bloqués » ...

JÉRÔME COLIN : Vous savez qu'il y a une photo qui est sortie de l'imprimante tout à l'heure.

ORELSAN : Ah c'est ça ! Je n'avais pas compris. Trop marrant. « Clerks ».

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?

ORELSAN : C'est « Clerks », une photo du film « Clerks » de Kevin Smith.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ! Vachement bien.

ORELSAN : C'est Jay et Silent Bob. C'est un peu une des inspirations... « Comment c'est loin » c'est directement inspiré de « Clerks ».

JÉRÔME COLIN : « Comment c'est loin » c'est le film.

ORELSAN : C'est le film que j'ai réalisé, oui. Il y a 2 ans. C'est directement sorti de « Clerks » dans le sens où « Clerks » c'est un film de Kevin Smith qui a été fait dans les années 90, qui a été un film indépendant...

JÉRÔME COLIN : Qui est l'histoire de 2 mecs qui passent une journée dans une espèce d'épicerie, à tenir l'épicerie parce que leur pote est malade...

ORELSAN : Exactement.

JÉRÔME COLIN : Il leur arrive que des crasses.

ORELSAN : Oui, il ne leur arrive que de la merde. C'est un film que j'ai vu longtemps après qu'il soit sorti parce que le temps que ça arrive en France... je ne connaissais pas tout simplement, et en fait ça m'a fait une révélation, c'est un peu un style de film qu'on pourrait appeler slacker movie, genre des films de mecs qui ne foutent rien en fait.

JÉRÔME COLIN : C'est ça, ils n'en touchent pas une.

ORELSAN : Putain, ça m'a fait comme... je ne sais pas, une forme de soulagement en me disant putain il y a d'autres gens comme nous. Il y a d'autres gens qui font la même chose que nous. Moi jusqu'à 16 ans il n'y avait pas trop Internet, il y avait Internet mais il n'y avait pas Youtube, ce n'était pas comme maintenant, du coup avant c'était un peu dur de savoir ce qui se passait ailleurs dans des sous... je ne sais pas comment dire, des sous catégories de styles. Par exemple un truc comme slacker movie je ne crois pas qu'on savait ce que c'était. Il n'y avait pas de rangement pour ces trucs-là.

JÉRÔME COLIN : En fait vous découvrez, en voyant « Clerks » qu'il y a d'autres mecs qui ne font rien de leur vie. Ca vous rassure.

ORELSAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous vous dites je ne suis pas tout seul.

ORELSAN : C'est pas qu'ils ne font rien de leur vie, c'est qu'en fait ils ont des discussions super intelligentes et super construites, sur des sujets complètement cons. C'est un peu « Bloqués », notre série « Bloqués » qu'on a fait sur Canal + . A un moment ils ont une discussion sur genre est-ce que quand tu es un travailleur indépendant tu dois prendre parti politiquement et pas pour les clients pour lesquels tu bosses, et ils parlent de ça en disant mais tu te rends compte, l'Etoile noire est en construction, ça veut dire qu'il doit y avoir des charpentiers galactiques, il doit y avoir des couvreurs galactiques, et en fait Luc Skywalker c'est un gentil, il arrive, il explose tous ces innocents et ils font le parallèle avec un mec qui est, je ne sais plus quoi, maçon pour un mec de la mafia et qui se fait buter, bref, et c'est vrai que c'est des problématiques très chelou, mais rien que le fait de se dire que Luc Skywalker a tué des innocents dans l'Etoile noire c'est trop marrant.

J'ai une marque de vêtements, c'est un truc dans lequel je m'investis !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes un mec heureux dans la vie ?

ORELSAN : Oui. Là je pense que je suis assez heureux. C'est cool. Après des fois t'es juste fatigué, du coup t'es plus down que... Je pense que je suis globalement heureux. J'ai tellement de chance, je vis de ma passion, j'ai plein de potes, je travaille avec mes potes, tout est cool. Je pense que je ne pourrais pas être beaucoup plus heureux.

JÉRÔME COLIN : C'est bien ça. C'est chouette de pouvoir dire ça dans la vie.

ORELSAN : C'est à la fois chouette et à la fois...

JÉRÔME COLIN : Il y a peu de gens qui disent ça.

ORELSAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je ne pourrais pas être beaucoup plus heureux que je ne le suis.

ORELSAN : C'est à la fois chouette et à la fois tu te dis merde, je suis au max !

JÉRÔME COLIN : Ça ne peut que merder.

ORELSAN : C'est ça oui. C'est vraiment cool. En tout cas ce que je sais, après le concept être heureux ou pas heureux c'est toujours un peu compliqué, surtout que j'aime bien être dans des projets, des fois il y a quand même des journées où je me dis putain aujourd'hui c'est dur... en tout cas je sais qu'en terme professionnel, de faire de la musique, et à côté réaliser des trucs, et à côté faire d'autres choses, par exemple des doublages de dessins animés, ou j'ai une marque de vêtements, c'est un truc dans lequel je m'investis...

JÉRÔME COLIN : Avnier.

ORELSAN : Avnier ça s'appelle.

JÉRÔME COLIN : Avant-dernier, c'est ça ?

ORELSAN : Exactement.

JÉRÔME COLIN : C'est le début de avant... mais il y a aussi les lettres pour faire avenir dedans.

ORELSAN : Exactement. On joue un peu sur les deux. Et puis l'avant-dernière lettre est coupée. En fait les Américains ou les étrangers disent « avnir » et nous on dit « avnir »...

JÉRÔME COLIN : Quoi, c'est une marque... d'ailleurs c'est votre casquette et votre pull.

ORELSAN : Je suis en auto-promo perpétuelle.

JÉRÔME COLIN : Vous allez me les filer avant de sortir... Ca vous amène quoi de faire ça ? Le plaisir du business ? De lancer un truc ?

ORELSAN : J'ai fait ça sans réfléchir. Je ne savais pas que ça impliquerait autant de travail. A la base je fais ça parce que j'aime les vêtements en fait. Tout simplement. C'est un peu un truc de mec qui kiffe le rap et puis aussi je faisais du roller qui est un truc où il y avait beaucoup de vêtements de niche, il y a beaucoup de marques très précises, donc j'ai toujours kiffé... Même quand tu réalises un film, on croit souvent que réaliser un film c'est juste prendre une caméra, en fait déjà tu ne touches pas trop à la caméra, et en plus c'est aussi beaucoup trouver des lieux, trouver du stylisme, le stylisme c'est très important dans un film, donc je suis assez sensible aux fringues. A un moment j'ai rencontré un gars qui avait une marque de vêtements en Suisse, qui s'appelle Sébastien Strappazon, j'aimais beaucoup sa vision du truc, on en discutait et à un moment je lui ai dit ça te dit qu'on fasse une marque de vêtements et puis on est parti. J'aime bien dessiner des trucs, j'aime bien les matières, j'aime bien trouver des pièces, j'aime bien quand Seb m'amène plein d'idées, on en discute, on se dit non on va faire ça comme ça...

JÉRÔME COLIN : Et c'est distribué dans beaucoup de pays ?

ORELSAN : Pour l'instant c'est distribué dans 5, 6 pays. Après c'est pas énorme parce qu'on essaie de n'être que dans des magasins qui nous plaisent. On fait tout fabriquer au Portugal, donc on essaie d'avoir une fabrication assez clean. A Bruxelles par exemple c'est distribué chez Hunting and Collecting. Un magasin très cool comme shop. On est distribué au Japon un peu, on est un peu distribué au Danemark, puis voilà, Suisse, France. C'est cool mais c'est le tout début, ça fait 3 ans.

JÉRÔME COLIN : C'est beaucoup de choses, faire des films, faire des disques, faire des tournées, faire des fringues... Vous avez du temps pour vous ?

ORELSAN : C'est ça le temps pour moi.

JÉRÔME COLIN : Mais quand est-ce que vous parlez de l'Etoile noire alors ?

ORELSAN : C'est ça.

JÉRÔME COLIN : Quand est-ce que vous avez encore le temps de parler d'un truc pas important ?

ORELSAN : Je ne sais pas comment dire. Des trucs pas importants... quand par exemple on est avec Seb et qu'on dessine des fringues, tous les sujets de discussions t'amènent là. Par exemple quand on écrivait « Bloqués » c'est juste des discussions qui sont orientées avec un but.

JÉRÔME COLIN : Bosser ça vous plaît.

ORELSAN : Oui, carrément. Mais c'est vrai que ça me manque un peu, c'est par période. Là par exemple je suis en promo depuis 2 mois, vu qu'il faut que je gère les autres trucs à côté, je n'ai pas vraiment regardé de films, j'ai pas vraiment regardé de séries, j'ai le temps de lire un peu mais pas énormément. C'est vrai qu'à un moment j'ai besoin de tout couper et de recharger et après ravoir des discussions...

JÉRÔME COLIN : Vous lisez quoi ?

ORELSAN : Pas mal de trucs. Beaucoup de mangas, sinon j'aime bien les livres audios.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ? Vous y êtes passé.

ORELSAN : Grave. Depuis longtemps. Je suis à fond dans les livres audios donc souvent quand je me balade je mets un bouquin, ou dans le train, le mieux c'est avant de dormir. Je ne peux pas m'endormir si je n'écoute pas un truc.

JÉRÔME COLIN : Un bouquin, pas de la musique.

ORELSAN : Non, la musique j'écoute, je ne peux pas me détacher. Tandis qu'un bouquin, petit à petit je sombre. Pour l'instant, en ce moment je suis à fond dans Les Trois Mousquetaires.

JÉRÔME COLIN : Génial.

ORELSAN : Oui c'est bien, c'est ouf. C'est vraiment cool.

JÉRÔME COLIN : Vous vous faites une espèce de culture générale ?

ORELSAN : Oui un peu.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

ORELSAN : Déjà maintenant que j'écris depuis longtemps je comprends mieux. Par exemple si j'avais écouté ou lu Les Trois Mousquetaires il y a 15 ans, le vocabulaire m'aurait gonflé direct parce que je ne me sentais pas représenté, j'étais dans un truc où j'avais besoin... le délire de laquais et de gentilshommes, ça ne m'aurait pas parlé tandis que maintenant j'arrive... et puis même, je comprends mieux je pense, je comprends mieux pourquoi c'est incroyable, la structure narrative, les dialogues, les phrases... Après y'a des trucs que je lis et que je ne comprends toujours pas. Et puis j'aime bien redécouvrir...

JÉRÔME COLIN : C'est obligé dans le milieu dans lequel vous vivez d'avoir une certaine culture générale, sinon on se retrouve souvent avec des gens qui parlent de choses qu'on ne connaît pas, ou ce n'est pas important ?

ORELSAN : Ça dépend ce qu'on appelle la culture générale. Moi, ma culture est très pop. Par exemple je n'y connais rien en peinture. Si je me retrouve avec des mecs qui font de la peinture j'ai qu'à

écouter, ce qui est intéressant aussi, ou poser des questions. A partir du moment où même dans la vraie vie je trouve que la culture si tu commences à vouloir prouver tout le temps, tu te fais baiser.

JÉRÔME COLIN : Vous, de toutes vos passions vous avez fait un métier.

ORELSAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez bien le cinoche, vous avez fait un film, vous aimez la musique, vous avez fait de la musique, vous aimez bien les fringues, vous faites des fringues...c'est bien.

ORELSAN : Oui. Grave. Oui c'est trop bien. C'est cool. J'aimerais bien pouvoir continuer et m'améliorer.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi il y en a qui réussissent et d'autres qui ne savent pas le faire ? Il y a plein de gens qui ont des passions, ils rêveraient de faire de leurs passions un métier, et pourquoi il y a des gens qui y arrivent et des gens qui n'y parviennent pas ? Je ne pense pas que c'est une question de talent. Mais faire le pas, placer un peu les trucs... Le faire.

ORELSAN : Moi déjà je suis bien entouré. J'ai cette chance d'être super bien entouré. Par exemple l'album je le fais avec Skread. Sans Skread ma musique ne serait pas du tout comme ça. C'est un peu comme Michael Jackson, sans Quincy Jones tu vois direct que ce n'est pas pareil. La comparaison était super prétentieuse mais c'est clair mais tu vois ce que je veux dire. Ça joue beaucoup, le fait d'être entouré. Si ça se trouve, si je n'étais pas bien entouré, si je n'avais pas Skread, Aply, Gringe, j'aurais arrêté si ça se trouve ou je serais parti dans une autre branche de moi-même. C'est bien d'avoir des gens...

JÉRÔME COLIN : C'est une équipe.

ORELSAN : Oui c'est une équipe. Je trouve qu'il y a beaucoup de gens qui n'arrivent pas à réussir des trucs c'est des fois parce qu'ils ne sont pas bien entourés. Et puis il faut être patient. Des fois c'est juste des rencontres. Des fois, quand il faut gagner de l'argent tu n'as pas le temps de faire quelque chose d'artistique. Je pense qu'il y a un moment clé.

JÉRÔME COLIN : Vous, comment avez-vous fait entre 20 et 27, 28 ans pour bouffer ?

ORELSAN : Je bossais dans un hôtel, j'étais veilleur de nuit. C'est un peu ça que je raconte dans le film « Comment c'est loin », c'est que j'ai failli basculer totalement dans le monde de l'hôtellerie, parce que ça me plaisait en fait. Plein de petits jobs. C'est un des jobs qui me plaisait le plus parce que je parlais avec plein de gens, je n'avais pas des grosses responsabilités, je bossais la nuit donc j'étais tranquille, je regardais des films, je lisais des bouquins, mais en fait, ce dont je ne me rendais pas compte, c'est que ce que j'aimais bien c'était de regarder des films et lire des bouquins, pas... bosser dans un hôtel pour...

JÉRÔME COLIN : Pour pouvoir le faire.

ORELSAN : Pour pouvoir le faire. C'est un peu ça que je raconte en filigrane dans « Comment c'est loin ». Voilà, c'est comme ça. En fait quand j'ai pris ce job je comptais que ça allait durer 6 mois, en

transit, trouver un job un peu mieux et en fait je suis resté 3 ans ½. Je bossais la nuit. Jusqu'à ce que je signe la maison de disques.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant comme il y a des... c'est votre cas, de se retrouver dans un endroit qui est juste. Vous êtes arrivé à l'endroit où vous trouviez juste d'arriver. C'est pas la célébrité, c'est pas l'argent, mais où on sent qu'on devait faire ça. Ça peut être faire de la plomberie, on s'en fout, mais faire ce qu'on doit faire.

ORELSAN : C'est ça.

JÉRÔME COLIN : C'est quand même dingue. Il y a tellement de gens qui ne sont pas là où ils doivent être, où ils souhaiteraient être.

ORELSAN : Justement, c'est ce que je raconte dans « Note pour trop tard », ma dernière chanson, je trouve que quand on grandit, je ne sais pas si c'est un truc culturel, mais on ne nous conseille pas assez de s'écouter, de chercher ce qui nous rend heureux, parce qu'on a tous des caractères différents, c'est ce que je dis dans « Note pour trop tard », on nous dit souvent sois premier mais on ne nous dit jamais sois heureux. Y'a des gens qui ne sont pas faits pour être premiers, et être premier ce n'est pas forcément sain, c'est même pas un but en soi. Ça veut dire quoi ? Que tu as besoin d'une note pour évaluer ton travail ou de te comparer aux autres. C'est un exemple. Mais tu as des gens qui sont plus sensibles à certaines choses, qu'ils devraient plus y aller. C'est intéressant. Au final c'est aussi le chemin qui est intéressant et le parcours de comment t'es arrivé. Moi je pourrai encore faire des albums, à chaque fois je vais me dire... là je suis pile au stade où je me dis mais qu'est-ce que je vais faire après ?

JÉRÔME COLIN : La question commence à se poser là.

ORELSAN : Ce qui me garde dans mon album c'est que j'ai encore envie de faire des clips et j'aimerais bien peut-être un peu réaliser des clips, et la tournée je suis à fond dedans, je suis en train de tout faire. Mais s'il n'y avait pas de clips, pas de tournée, mon album je n'y penserais plus.

JÉRÔME COLIN : Ce serait fini.

ORELSAN : Oui. Je serais dans autre chose et je serais content que les gens l'écoutent sinon je serais complètement en train de préparer un autre truc.

Moi je sais que je fais plus de chansons nulles, que je ne sors pas, que de bonnes chansons !

JÉRÔME COLIN : Ça vous amène quoi de créer quelque chose ?

ORELSAN : Je ne sais pas. Je pense que le vrai moment où tu trouves une idée, en tout cas pour moi, le moment où je trouve une idée, je me dis putain c'est une bonne idée, comment on le fait, ok, vas-y, on va l'amener au maximum, tu réfléchis, tu te dis comment je vais emmener ça là et le moment où tu trouves l'idée c'est un kiffe extraordinaire, et le moment où tu te rends compte que ça marche, vraiment, putain c'est...ça a marché. Je ne sais pas pourquoi. Les choses qui s'emboîtent. C'est exactement ce qui me plaît. Je ne suis jamais aussi content que quand j'ai une idée cool et que je peux y réfléchir et que je me dis comment je vais faire fonctionner ça. A l'opposé, quand je vois que ça ne marche pas ça me rend super triste.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ORELSAN : Genre putain je suis nul, je le savais, je ne suis qu'une imposture... Je peux aussi avoir des grosses périodes de doutes. Là sur l'album y'a un moment, comme ça faisait 6 ans que je n'avais pas sorti un album, j'ai eu 3 mois où je me suis dit ça y est...

JÉRÔME COLIN : C'est fini.

ORELSAN : Oui, c'est fini, je n'y arrive plus. Dans ces cas-là tu as tous les vieux démons qui remontent, de toute façon je ne sais pas chanter, de toute façon j'ai 35 ans... C'est marrant ça.

JÉRÔME COLIN : En même temps c'est normal.

ORELSAN : Oui et puis je pense que c'est sain sinon tu te complais juste dans ta musique et puis...

JÉRÔME COLIN : Le talent, soi-disant le talent. C'est pas vrai.

ORELSAN : Moi je sais que je fais plus de chansons nulles, que je ne sors pas, que de bonnes chansons, c'est sûr. Pour faire une bonne chanson j'en fais 8 mauvaises. Donc au final, quand j'ai besoin d'un peu d'humilité, parce que tu oublies une fois que ton album est sorti, je réécoute mes maquettes et je me dis ah oui, j'ai vraiment fait ça... Si ça se trouve, si Skread n'était pas là je l'aurais sortie parce que je suis la personne qui a le moins de recul sur moi-même.

JÉRÔME COLIN : Et c'est la personne, un peu le producteur de vos disques, qui dit...

ORELSAN : Oui. Il ne le dit pas comme ça, mais il me dit ça, ça ne te ressemble pas trop. Et le mieux c'est quand il arrive à me dire le truc qui fait que ça ne va pas. Par exemple, pour faire une chanson comme « Défaite de famille », ma première version, il y a une première version de « Défaite de famille » où c'est une chanson beaucoup plus solaire, beaucoup plus moralisatrice. Ma première version c'est genre un mec, déjà c'est un narrateur omniprésent, qui décrit la fête, donc t'es dans son point de vue, il décrit la fête, il dit là y'a mon oncle qui fait yo-yo avec les doigts, là y'a truc, c'est un peu les mêmes paroles, et le refrain c'est genre on a tous des qualités et des défauts, des fois on

s'énerve mais si on est réuni dans ce bled paumé c'est qu'on s'aime bien. Ca c'est ma première version de « Défaite de famille », qui était bien, parce que la mélodie était bien aussi, elle était un peu bluesy, sauf que quand je la faisais écouter à Skread, surtout à Skread et puis aux autres gens, surtout Skread, il me disait en fait le problème c'est que tu as plusieurs directions dans la chanson et on ne sait pas trop où tu veux en venir, parce qu'il y avait quand même tata qui lave les assiettes en carton et c'est lui qui a le recul de me dire ton refrain est cool mais il est un peu, comment dire...

JÉRÔME COLIN : Choisis ton camp mon vieux.

ORELSAN : Exactement. Il est un peu niais, le refrain, et en plus moi mon premier réflexe ça va être de dire mais c'est ça, je veux faire une chanson niaise, j'assume complètement. C'est lui qui va me dire oui mais par contre le truc de tata qui lave les assiettes en carton ça me fait vraiment (gole-ri), t'appuierais pas là-dessus. Après je mets 3 versions, et je me rappelle la fois où je lui ai fait écouter cette version-là, on avait loué une maison pour aller bosser, et j'ai enregistré quand ils sont partis faire des courses, avec Aby, on est tous les 3 chaque fois, et puis j'avais mal au crâne, j'ai enregistré à l'arrache, avec un micro à main, j'ai dit j'ai fait un truc mais je ne sais pas pourquoi je fais ça, c'est méchant...

JÉRÔME COLIN : Et paf.

ORELSAN : Je l'ai fait écouter, il m'a dit non c'est trop marrant, c'est cool. Je dis ah oui mais je ne sais pas, j'ai pas vraiment envie de faire ça. Alors que mon autre chanson c'était un truc un peu...

JÉRÔME COLIN : Vous aimeriez bien être sympa. C'est les gens autour de vous qui ne veulent pas ?

ORELSAN : C'est ça. J'aimerais beaucoup plus faire des chansons sympas mais vraiment ouf. En plus je ne sais pas pourquoi je veux faire ça parce que la plupart de mes films préférés ce sont des trucs toujours un peu méchants. C'est clair. Il faut faire la différence entre un peu méchant... C'est bien quand tu arrives à passer de l'un à l'autre. Même dans les mangas que je lis j'aime bien quand il y a de l'aspérité. C'est ça qui est cool. Même des fois dans les Disney. Tu peux prendre « Le roi lion », la scène où son père meurt est dure hein. Si le film n'était que ça ce serait méchant.

JÉRÔME COLIN : « Bambi ».

ORELSAN : Oui, « Bambi ». C'est clair !

L'argent ce qui est cool c'est que ça t'apporte une sécurité !

JÉRÔME COLIN : L'argent c'est important ? C'est une espèce de but ? Parce que c'est ce qu'on nous vend. Quant à l'école on dit il faut être le premier, pas le plus heureux, dans le côté premier il y a aussi ça, une espèce d'objectif de société aujourd'hui, la valeur principale c'est quand même ça. Est-ce qu'étant le fils de votre époque c'est quelque chose d'important ?

ORELSAN : C'est sûr que ce n'est pas négligeable. Évidemment qu'il faut de l'argent.

JÉRÔME COLIN : Qu'il en faut un minimum, oui. Ce n'est pas négligeable. Qu'il en faut trop ?

ORELSAN : Je ne sais pas, ça dépend vraiment de ce que tu en fais. Ça dépend de toi-même. C'est bien de savoir ce dont on a besoin. Moi j'ai toujours énormément de projets, énormément de trucs, donc je suis content d'avoir de l'argent pour le remettre dans des projets. Après, évidemment de toute façon il faut de quoi vivre. L'argent ce qui est cool c'est que ça t'apporte une sécurité. Comme tu as une famille et que tu as réussi à avoir un toit qui t'appartient, bien sûr c'est important d'en arriver là. Déjà rien que ça c'est génial. L'argent oui, ça dépend ce qu'on en fait. Tu ne sais jamais. Peut-être que demain je vais avoir une idée de ouf, un truc associatif, je ne sais pas, je vais avoir envie de le faire et je vais me dire putain il faut que je trouve 1 million, tu vois ce que je veux dire, à la Kenny West. L'argent c'est un peu relatif. Peut-être qu'à un moment je n'aurai pas cette idée et je serai content de vivre je ne sais pas...

Je pense que le rap maintenant c'est sûr que c'est le descendant de la chanson française à texte.

JÉRÔME COLIN : Comment ça se fait à votre avis que le rap, qui était une musique de niche dans les années 80, musique qui prenait de l'essor dans les années 90, est devenue aujourd'hui le vocabulaire mainstream, c'est devenu la musique que les adolescents n'écoutent plus que ça pratiquement, exclusivement, je le sais, j'en ai plein à la maison des ados, et je vois qu'ils écoutent, à vraiment des exceptions rarissimes, plus que ça, à votre avis pourquoi c'est devenu une musique, une déferlante aussi puissante ?

ORELSAN : En fait le rap c'est une musique qui est très concrète. Après le rap c'est tout et rien parce que le rap, il y a tellement de courants dans le rap que...

JÉRÔME COLIN : Mais quand même, une prod, un beat, un flow.

ORELSAN : Déjà c'est une musique faite par des jeunes, souvent, donc c'est la musique qui va parler aux mecs du même âge, c'est une musique que tu peux écouter en soirée ou que tu peux écouter entre potes ou que tu peux écouter tout seul parce qu'en même temps il y a un côté narratif et puis quand même, les rappeurs écrivent vachement bien, tous. Je sais qu'il y a des gens qui comprennent moins certains styles d'écriture parce que ça ne leur parle pas, ils vont juger que c'est plus pauvre parce qu'ils ont des clichés dans leur tête, mais quand tu écoutes des rappeurs il y a toujours des bonnes tournures de phrases. Je pense que le rap maintenant c'est sûr que c'est le descendant de la chanson française à texte.

JÉRÔME COLIN : Et du folk américain.

ORELSAN : Oui, grave. Du folk américain c'est sûr. On parlait de Bob Dylan tout à l'heure, tu écoutes « Masters of War », c'est une chanson de rap.

En plus dans le rap on a moins la contrainte de la mélodie donc on raconte plus de trucs. Des fois tu as des mélodies de variété c'est genre... iiiil m'aaaa... Ca met 10 minutes avant...

JÉRÔME COLIN : Ça met 10 minutes à dire 2 mots.

ORELSAN : A dire 2 mots donc c'est moins de la chanson à texte. C'est de la chanson pour la chanson. Un texte de rap, en gros, avec un seul texte de rap tu as le livret d'un album de chansons. Et puis aussi c'est une question, comme tu dis, le rap est arrivé au début des années 80, ça veut dire que des gens comme moi on a toujours grandi avec le rap, on est une génération qui a du pouvoir d'achat depuis 5 ans, en gros, donc on est en train de rendre ce que nous on aimait, qui était un peu des sous-cultures parce qu'on était plus jeune, on est en train de le rendre mainstream mais ça se répercute sur les ados etc... C'est un mélange de plein de trucs. Je ne sais pas, le rap y'a un truc, après tout le monde dira pareil pour la musique qu'il aime mais le rap y'a un truc où tu rentres dedans, c'est difficile d'en sortir, il y a toujours un moment où tu vas dire putain quand même, ça c'est cool, un côté performance aussi, qui fait qu'on aime toujours bien la compétition, on aime bien dire qui est le meilleur... Dans le rap il y a un mélange de plein de trucs. Et puis le rap à la base c'est une musique de (sample), ça veut dire que tu peux être fan de jazz et écouter un album par exemple de Guru, « Jazzmatazz »...

JÉRÔME COLIN : Ou de Kendrick Lamar.

ORELSAN : Ou de Kendrick, grave. Ou de Kendrick qui va avoir un saxophoniste incroyable sur un morceau. Ou en même temps tu peux être fan de rock et écouter XXX Tentacion et te dire putain je retrouve du soundgarden dans XXX Tentacion.

JÉRÔME COLIN : Il est hallucinant ce gamin.

ORELSAN : Il est bien.

JÉRÔME COLIN : Il est dingue. J'ai découvert ça via mes enfants, évidemment, j'étais quand même scié. Ca faisait un bout de temps que je n'avais pas entendu un mec comme ça.

ORELSAN : C'est bien. Ce qui est fou c'est à quel point il est surprenant. Et dans le rap américain justement tu as des mecs qui font, tu vois son style un peu de base, de trap, très trap, à part que lui il a directement pris des instrus qu'il a compressés à mort donc ça sature un peu, ça lui donnait déjà un style.

JÉRÔME COLIN : Un peu plus glauque.

ORELSAN : Oui, un peu plus glauque. Mais ce style de rap, normalement les mecs qui font ça ils te font 1000 morceaux par an que de ça, et lui il a sorti un album direct, il y a des balades pop rock, et la balade est ouf et il chante bien. La mélo est super cool. Les paroles sont ouf. Il est à mi-chemin entre tout. Après je ne sais pas combien de temps les gens vont continuer à aimer le rap, mais je pense que vu que c'est une forme assez libre, la trap de maintenant ça n'a pas grand-chose à voir avec le rap des années 80.

JÉRÔME COLIN : Ce qui me fait chier pour le moment c'est les vocoders à tout va. J'en peux plus.

ORELSAN : Ça je pense que c'est une question de goût parce que moi j'aime bien. Y'en a où ça va moins me toucher. Moi, auto-tune et vocoder ça me plait. Je ne sais pas comment dire. J'ai commencé à écouter des chansons, il y avait de l'auto-tune, c'était surtout des Jamaïcains, c'est un truc qui était beaucoup utilisé dans le reggae, dans la dance soul, et directement j'ai eu ce truc peut-être parce que j'ai toujours bien aimé les ordinateurs et j'aime bien quand ça vrille. J'adore quand l'auto-tune vrille.

JÉRÔME COLIN : Non mais un peu d'auto-tune c'est bien. Tout le temps de l'auto-tune c'est chaud.

ORELSAN : Oui. C'est sûr. Après ça dépend, ça dépend des artistes, genre par exemple un mec comme T-Pain, j'aimais beaucoup T-Pain et à chaque morceau il va trouver une utilisation différente, des fois il l'utilise pour faire des hamos incroyables. C'est comme tous les morceaux, quand il n'y a aucune recherche, quand l'instru c'est la même, quand l'auto-tune c'est le même et que les paroles sont les mêmes, c'est sûr que...

JÉRÔME COLIN : Il y en a plein dans le rap français, particulièrement dans le rap français, qui est des fois un peu plus cheap au point de vue de la production.

ORELSAN : Oui mais ça dépend, des fois ça marche, des fois ça ne marche pas, mais quand même souvent pour moi les mecs qui marchent il y a un truc où c'est un mélange. Par exemple on disait tous qu'auto-tune c'était mort il y a 8 ans, et là c'est revenu et je trouve que ça marche encore. Parce que c'est des nouvelles mélodies, des nouveaux mélanges. Je ne suis pas trop pour... Des fois y'a des trucs avec des productions plus cheap mais ça me plait aussi.

JÉRÔME COLIN : Oui, ça peut être bien. C'est la mélodie qui compte.

ORELSAN : Oui c'est ça.

JÉRÔME COLIN : Comment ça nait un morceau comme « Basique » ? D'où ça vient ? Ca c'est vraiment un morceau concept.

ORELSAN : Oui grave. Je crois que c'est le premier morceau que j'ai fait de l'album. C'est le premier que j'ai sorti aussi. Je l'ai fait en premier. Avec Skread on ne savait pas trop quoi en penser. On s'est dit bon on verra, de toute façon l'album sort dans 1 an, on jugera dans 1 an si c'est encore intéressant ou pas. « Basique » en fait j'aime beaucoup le rap anglais, d'Angleterre, le grime, ils font beaucoup ça dans le grime de répéter les mêmes mots souvent, à la base je l'avais fait sur une instru beaucoup plus grime que ça, et en fait c'est venu d'une phrase je crois, c'est venu vraiment du concept de dire des phrases tellement absurdes, en fait tellement vraies qu'elles en deviennent absurdes. C'est un mélange de plusieurs trucs. Aussi je crois que c'était en période de pré-élections, je me suis dit putain tout le monde raconte n'importe quoi, il faut revenir un peu...